

8

1975



Schweizerische
Photorundschau
Revue suisse
de photographie



«INDISKRETES» VON COSTAS HARALAMBIS

Wer kennt nicht — wenigstens westlich von Bern — die Revue Mayol, die in den grösseren Städten alljährlich dem braven Bürger eine «Augenweide» darbietet?

Costas Haralambis, ein junger griechischer Photograph, der in der Schweiz niedergelassen ist, hat sein Objektiv hinter den Kulissen, in den Logen, den Korridoren spazieren geführt.

Hier herrscht eine andere Atmosphäre. Wie Ameisen rennen die Garderobieren umher, kleiden die Mädchen ein und aus, die im Rampenlicht Beifall

ernten. Sie selbst arbeiten im Halbdunkel, verbringen ihr Leben darin, als gute Feen höchstens.

Die Kostüme, die Schminke, mehr noch die Beleuchtung auf der Bühne, die Bewegung geben den Tänzerinnen den Nimbus des vollkommen schönen, überdecken unvollkommene Anatomie.

Haralambis Bilder holen sie vom Piedestal herunter. Sind diese Bilder wirklich indiskret? Sie sind auf der Rückseite des Spiegels gemacht worden. C'est tout!

IMAGES INDISCRÈTES DE COSTAS HARALAMBIS

Qui ne connaît, de réputation tout au moins, la Revue Mayol? Chaque année, elle fait le tour des métropoles, donnant à la petite bourgeoisie l'occasion de se rincer l'œil. Sémillantes, frétilantes, pimpantes, aguicheuses, encorsetées ou peu vêtues, des myriades de créatures mènent une danse effrénée. C'est l'éblouissement de la paillette, le clinquant de pacotille, on en a plein les yeux, le rythme cardiaque s'accélère, la tension monte... mais en deçà de la scène qu'y a-t-il?

Costas Haralambis, jeune photographe grec habitant la Suisse, est allé promener son objectif dans les coulisses, dans les loges des artistes, dans les corridors. Côté cour, les masques sont tombés, le clin d'œil complice n'est plus de rigueur. On enfiler des costumes de lumière, on s'habille tout en plumes, on se déshabille, selon. Souvent, il faut attendre. Un bouquin aide à tuer le temps. Les habilleuses telles des fourmis ouvrières ajustent les déguisements qui tout à l'heure déchaîneront les applaudissements. Elles ne sont pas faites au tour ces cousettes, leurs seins, leurs fesses, leur savoir-faire ne constituent pas leur gagne-pain. Elles ne sont pas des artistes, peut-être des fées de l'aiguille mais c'est tout! Dans l'ombre elles sont, dans l'ombre elles resteront.

Le maquillage, les fanfreluches, un sourire indéfectible et parfaitement ajusté font des filles du spectacle des vénus à la pelle. Le mouvement entretient l'illusion et les éclairages sont autant d'artifices corrigeant des anatomies peu canoniques. Qu'on ne se méprenne pas, ces danseuses travaillent bel et bien et souvent dans des conditions précaires. Par tous les temps, sous toutes les latitudes, dans les instants de vague à l'âme comme dans les moments d'euphorie. Elles jouent la grande illusion, la perspective cavalière, donnant des rendez-vous par œillades interposées à chaque spectateur. Autant de rendez-vous, autant de lapins. Ce n'est pas la maison close ou la rue St-Denis, diable!

Les photos de Costas Haralambis fixent des déesses descendues de leur piédestal. Le public qui les fait vibrer, qui les porte, est de l'autre côté. Dans les espaces lugubres des loges, elles confient au miroir un peu de leurs soucis, de leur peine. Elles sont seules entre elles à se raconter des banalités, à commenter leur numéro ou encore à se distraire du trac. Sont-elles vraiment indiscreètes les images de Haralambis? Elles sont prises de l'autre côté du miroir, c'est tout.

jdR









